

# Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **10 (1960)**

Heft 2

PDF erstellt am: **11.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

J.-S. JAVET : *L'évangile de la grâce*. Commentaire sur l'Évangile selon saint Luc. Genève, Labor et Fides, 1957, 282 p.

Pour beaucoup des fidèles de nos Eglises, un commentaire est, par définition, illisible. En voici un qui ne mérite pas cette épithète ; son auteur, en effet, a voulu l'écrire d'abord pour les non-théologiens — ce qui n'empêchera pas les pasteurs d'en faire aussi leur profit — d'où son style simple, clair, accessible à tous. — Une brève introduction expose l'essentiel des problèmes concernant l'Évangile de Luc : les circonstances de la composition, l'auteur, l'orientation générale et le caractère particulier de son témoignage. Puis, péricope après péricope, le pasteur Javet joue son rôle de commentateur, qui est d'aider le lecteur à découvrir toutes les richesses du texte biblique. S'appuyant sur les commentaires de Calvin, de Godet et de Barth, dont il donne quelques belles citations, constamment soucieux, d'autre part, de souligner l'unité du témoignage biblique (l'A.T. est aussi présent que les épîtres pauliniennes), l'auteur aborde les problèmes posés par le texte avec franchise et sérieux ; il ne prétend pas vouloir tout dire, tout élucider ; l'on reste parfois sur sa faim, ce qui n'est pas forcément un mal ; avec raison, il refuse de céder à une curiosité indiscrete « qui, en certains domaines, est une forme de l'incrédulité ». Son propos est, tout simplement, d'être un témoin, aujourd'hui, du message toujours actuel, toujours contraignant de l'Évangile. Il contribue ainsi au travail de réinvention, de redécouverte de l'Évangile pour notre époque et pour chaque individu.

JACQUELINE ALLEMAND.

ERNESTO BUONAIUTI : *Saggi di storia del cristianesimo*. Vicenza, Neri Pozza, 1957, Biblioteca di cultura, n° 17. xv-413 p.

A l'occasion du dixième anniversaire de la mort de leur maître, deux élèves d'Ernesto Buonaiuti, le sénateur Ambrogio Donnini et M. Mario Niccoli, l'un des collaborateurs de l'*Enciclopedia italiana*, publiée par Treccani, ont présenté un choix remarquable d'études et d'articles parus dans diverses revues et particulièrement dans *Ricerche religiose*, dirigée par Buonaiuti et disparue aujourd'hui. Si, comme le dit, dans la préface, l'historien Luigi Salvatorelli, le savant, chez Buonaiuti, s'était effacé, durant les dernières années, devant le prédicateur d'une renaissance religieuse, pourtant l'intérêt pour les problèmes d'histoire et de critique et la volonté de recherche se maintinrent jusqu'à la fin. — Un tel livre permet d'apprécier l'apport considérable fourni par Buonaiuti à la culture italienne et à la connaissance du christianisme antique et médiéval. Les études sur le christianisme en Afrique du Nord et sur l'évolution de la pensée d'Augustin — beau prélude à un grand livre : *Il cristianesimo nell'Africa romana* (Bari, 1928) — l'étude sur Lucien Martyr n'ont pas perdu de leur valeur. Si actuellement les recherches sur Joachim de Flore conduisent à des résultats différents de ceux entrevus par Buonaiuti, il n'en reste pas moins vrai que le savant romain a réveillé et élargi l'intérêt porté à ces questions. On ne peut que souscrire au jugement porté par Luigi Salvatorelli qui salue en Buonaiuti le fondateur en Italie des études d'histoire du christianisme, conçues selon les méthodes et les exigences de la science moderne.

LYDIA VON AUW.

J. VANNESTE, S.J. : *Le mystère de Dieu*, essai sur la structure rationnelle de la doctrine mystique du Pseudo-Denys l'Aréopagite. Bruges, Desclée De Brouwer, 1959, 264 p. Museum Lessianum, section philosophique, 45.

Les études dyonisiennes connaissent aujourd'hui un grand développement et posent avec acuité la question de savoir si l'Aréopagite est un théologien comme l'a cru le moyen âge, sur la foi de son pseudonymat, ou un philosophe mystique, si son œuvre résulte d'une illumination surnaturelle ou si elle résulte d'une réduction logique en vue d'une approche de l'Innommable. Le P. Vanneste conduit son enquête à partir de la *Théologie mystique*, dont il donne le texte grec et une fidèle traduction en appendice à sa thèse. Il met en relief les notions d'*aphairesis*, négation abstraite et d'*agnôsia theou*, inconnance de Dieu. La voie descendante et affirmative, fondée sur la participation causale de Dieu était à l'honneur dans les *Noms divins*, mais elle semble absente dans la *Théologie mystique*, où prévaut la voie ascendante et négative. Ce court traité laisse transparaître des ressemblances avec l'extase plotinienne mais contaminée par la théologie chrétienne. En effet chez le Pseudo-Denys, il n'y a plus trace de divinités subalternes ; l'incognoscibilité de Dieu ne peut être affirmée que par la non-connaissance et cette dernière conduit à l'*hénosis* avec Dieu. L'auteur laisse ouverte la question de savoir si le Pseudo-Denys avait reçu des grâces mystiques, et dont la solution dépend de l'identité du personnage et de ses relations avec Proclus, Jamblique et le néo-platonisme. GABRIEL WIDMER.

ANDRÉ HAYEN : *La communication de l'être d'après saint Thomas d'Aquin. 2. L'ordre philosophique de saint Thomas*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1959, 355 p. Museum Lessianum, 41.

L'originalité de l'entreprise du P. Hayen ne consiste pas seulement à tenter une conciliation entre saint Thomas et la philosophie ouverte vers le haut de M. Blondel, mais à indiquer, à partir de l'intuition fondamentale du thomisme, que tout exercice concret de la philosophie doit s'inviscérer dans le théologal, et que le philosophe authentique doit vivre des dons de charité et de sagesse. Historiquement, il est indéniable que saint Thomas n'a pas élaboré une philosophie séparée, mais a philosophé en qualité de théologien. Méthodologiquement, la question reste ouverte de savoir si l'optique du thomisme est la seule recevable. Dans un premier volume (*Rev. théol. phil.* 1958, p. 226), le P. Hayen avait décrit le renversement du rationnel au théologal, du logique au concret qu'il faut opérer pour bien comprendre l'intention de saint Thomas, vivant sa pensée avant de lui donner une expression ; il appliquait ainsi à l'étude du Docteur angélique, tout en la nuancant, la distinction blondélienne entre le niveau du vécu et celui de la réflexion sur le concret. Après avoir mis ainsi en lumière les conditions concrètes dans lesquelles s'élabore la philosophie de l'Aquinat, il entreprend dans ce volume de définir les structures rationnelles de son œuvre ; il insiste particulièrement sur les conséquences de l'invention du surnaturel au niveau de l'existence pour le travail réflexif de la pensée. La philosophie « prépare » à la théologie, comme le travail manuel de Jésus prépare à son sacrifice ; mais instrument vivant, elle ne peut se figer en un système ; elle intègre le meilleur des auteurs consultés, puis opère une reprise de l'acte créateur qui la fait être et qui lui apparaît non seulement comme acte qui transmet la connaissance, mais acte d'amour qui communique l'être. Pour comprendre le lien vital qui existe entre l'ordre du concret et celui de la réflexion,

entre l'intention agissante et son expression toujours approximative, il faut aller jusqu'à cette source de la liberté créatrice et de l'activité rationnelle. Le thomisme s'éclaire à partir de ce « cercle vital » si finement décrit par le P. Hayen, le cercle de la connaissance et de l'amour. Il y a loin de cette relecture de saint Thomas aux traités scolaires du thomisme, mais nous pensons que l'interprétation originale du P. Hayen, si elle soulève chez les thomistes bien des questions, est certainement plus fidèle à l'intention profonde du Docteur commun que celle trop de vulgarisateurs contemporains.

GABRIEL WIDMER.

DOM JEAN LECLERCQ : *L'idée de la royauté du Christ au moyen âge*. Paris, Editions du Cerf, 1959, 238 p. Unam Sanctam, 32.

Parues dans diverses revues, ces sept études dégagent le sens du titre « Roi » attribué au Christ par les théologiens et les prédicateurs des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Contrairement à la thèse d'E. Staehelin (*Die Verkündigung des Reiches Gottes in der Kirche Jesu Christi*), Dom Leclercq prouve, textes innombrables à l'appui, que le moyen âge n'a pas eu d'abord une conception politique de la royauté du Christ. Commentateurs de l'Écriture et prédicateurs ont développé le contenu de ce titre christologique, à la suite de la patristique : universalité de la royauté du Seigneur sur l'Église et le monde, les fidèles et les princes. Sur la question de savoir si le pape hérite de sa puissance temporelle et si le prince détient son pouvoir de la papauté, les opinions divergent à cette époque où la doctrine se constitue au milieu des troubles occasionnés par les discussions relatives à la pauvreté des clercs et par le grand schisme d'Occident. Les principes posés par saint Thomas seront développés par Pierre d'Ailly et Gerson à la suite des travaux de Jacques de Viterbe et de Jean de Paris. En un temps, comme le nôtre, où les prérogatives du « prince » et celles de l'autorité de l'Église, où la notion de laïcité sont remises en question, où les Églises réformées cherchent les origines de leurs ecclésiologies, un tel recueil apporte une contribution de grande valeur par la sûreté de son information. Pour ceux que le latin médiéval rebuterait, signalons que les innombrables citations ont été traduites, comme un sermon sur le Christ-roi de saint Thomas, deux sermons anonymes du XIII<sup>e</sup> siècle et deux chapitres du *De potestate regia et populi* de Jean de Paris. Ne serait-ce que pour ces textes et leurs richesses doctrinales, il vaut la peine d'ouvrir ce recueil.

GABRIEL WIDMER.

HENRI MEYLAN : *Notre Église*. Quatre causeries sur l'Église nationale vaudoise dans le passé, Lausanne, (sans date).

Dans une note préliminaire, l'auteur nous avertit que « cette simple esquisse n'est en aucune manière une œuvre scientifique ; elle vise simplement à faire voir certains aspects essentiels de la vie de notre Église dans le passé et à faire entendre, par de longues citations de textes peu connus, la voix de ceux qui l'ont servie ». — Bien qu'il soit sans prétention « scientifique », ce petit ouvrage de 141 pages est une œuvre de valeur. Il ne peut s'agir que d'un survol de l'histoire de l'Église vaudoise, mais il fallait choisir judicieusement les textes, les événements et les hommes typiques, interpréter les faits, les coordonner et c'est dans ce choix et dans cette interprétation que réside l'art de l'auteur : pareil à un habile et honnête cinéaste, il fait revivre à nos yeux ces 430 ans d'histoire et la vision qu'il en donne est juste. Dix pages de notes et références renvoient l'historien aux sources. — Entre 1536, année de sa fondation par



les magistrats et théologiens bernois, assistés de Pierre Viret, jusqu'en 1863, date de la première loi ecclésiastique, l'Eglise vaudoise a peu changé ; elle est restée une église cléricale et officielle, dirigée par les « classes » pastorales et l'Académie, selon des lois très précises et sous la stricte autorité de MM. de Berne d'abord, puis du Conseil d'Etat vaudois et de ses préfets. Le magistrat et le peuple se voulant chrétiens, la tâche de l'Eglise, tâche que le magistrat lui confiait, se limitait à instruire le peuple dans la foi et à lui prêcher ses devoirs, ainsi qu'à préserver le troupeau de toute hérésie et de toute division. Le gouvernement réglait le détail des mœurs et les pasteurs, déjà ceux de la première génération, ont toujours dénoncé l'indiscipline des fidèles et leur peu de zèle à assister aux sermons. La loi de 1863, qui n'est pas une constitution ecclésiastique mais une loi élaborée par une commission du Grand Conseil, faisait de l'Eglise une institution autonome dans le cadre de l'Etat ; elle innovait en introduisant des laïcs dans l'administration de l'Eglise, mais que de tâtonnements pour en arriver là, que de conflits, de séparations, quelle longue gestation ! — Dans cette Eglise, les impatientes, les insatisfaits et même les prophètes n'ont jamais été très à l'aise : après Pierre Viret et les piétistes, les gens du Réveil au XIX<sup>e</sup> siècle l'ont appris à leurs dépens. Elle paraît plus nationale qu'évangélique, plus soucieuse de sauvegarder que d'innover, du moins jusqu'au début de ce siècle. On a pu accuser ses pasteurs, en 1845, de se préoccuper davantage du contact avec le peuple que de la fidélité au Seigneur, mais ce reproche était injustifié. — Tel qu'il est, avec tout ce qu'il dit, et malgré tout ce qu'il doit laisser de côté, le petit livre de M. Henri Meylan vaut la peine d'être lu et relu. Le théologien y sent battre le cœur d'une Eglise concrète, réelle, et le pasteur de paroisse y apprend à donner aux problèmes quotidiens leur juste mesure et leur vrai sens, leur orientation exacte.

ROBERT CENTLIVRES.

*De la connaissance de Dieu.* Bruges, Desclée De Brouwer, 1958, 410 p.  
Recherches de philosophie, III-IV.

Après avoir consacré les deux premiers volumes des *Recherches* à l'histoire de la philosophie et de la métaphysique et aux aspects de la dialectique, leurs éditeurs présentent un recueil plein de substance sur la possibilité philosophique de connaître Dieu. Problème actuel, s'il en est. Qu'en ont pensé Platon, saint Anselme, Hugues de Saint-Victor, Malebranche, et parmi les modernes Bergson, les phénoménologues ou Georges Bataille ? Des spécialistes le disent : Jean Trouillard, P. Rousseau, R. Roques, M. Guérault, P. Colin et R. Verneaux. A côté de la connaissance rationnelle et de la connaissance par la foi, les mystiques, comme certains le pensent (Bergson par exemple), ouvrent-ils une troisième voie d'accès vers Dieu ? M. Verneaux répond négativement, après une solide étude des textes de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse d'Avila, parce que l'expérience mystique se déroule à l'intérieur de la foi et du dogme de l'Eglise. Quant à l'intelligence humaine, reçoit-elle une perfection en participant à l'Intellection subsistante divine ? Le P. Guérard des Lauriers explique le sens de la question et la réponse de saint Thomas, lorsqu'au-delà de la preuve de l'existence de Dieu, la pensée tend à Dieu lui-même. G. Marcel critique le schème de causalité appliqué à Dieu et lui substitue celui de générosité communiquée. Le P. Le Blond lui montre ce qu'il faut entendre en théologie par causalité. Sur cette question primordiale, une étude magistrale et audacieuse du P. Dominique Dubarle met en cause la problématique traditionnelle des preuves à la lumière de l'épistémologie scientifique. Travail de discrimination des

attitudes, des structures, des concepts et des idées pour dégager la cosmologie inhérente aux cinq voies, inacceptable pour le scientifique. Il en va de même pour les procédés du raisonnement et de l'argumentation. Un tel diagnostic mérite d'être versé au dossier de la question brûlante des rapports entre la théologie, les sciences et la philosophie ; le P. Dubarle préconise non une philosophie chrétienne, mais une philosophie de chrétien, indépendante dans ses démarches, comme la science doit être libre de toute surveillance ecclésiastique.

GABRIEL WIDMER.

JEAN DANIELOU, S.J. : *Approche du Christ*. Paris, Grasset, 1960, 253 p. Collection « Eglise et temps présent ».

*Approche du Christ* complète *Dieu et nous* (cf. *Rev. Théol. Phil.* 1958, p. 65) et se lit avec le même intérêt. Ecrire en si peu de pages et d'une manière dépouillée de toute terminologie scolastique l'essentiel sur la double nature, les antécédents et les répercussions de la prédication de Jésus-Christ, sur la continuation de son ministère dans l'histoire sainte de l'Eglise est bien dans la ligne de l'auteur qui permet à un vaste public de profiter des conclusions de ses travaux spécialisés ; que d'aperçus originaux aussi et solidement informés. Quelle est son intention ? Montrer la continuité entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi, entre l'événement et la foi contre tous les rationalistes et les historicistes. La critique de Bultmann nous semble judicieuse, mais mal dirigée celle adressée à H. Duméry, puisque Duméry veut être philosophe de la religion mettant en relief les faiblesses de la démythisation et la valeur constitutive de la tradition. Pages enrichissantes que celles consacrées à Jésus de Nazareth, le Dieu fait homme, aux prophéties et aux figures qui l'annoncent, à la théologie sacramentaire et mystique, fruits de la christologie. Notons enfin que les sceptiques de l'usage de la méthode typologique en théologie systématique (méthode si voisine de celle dictée par l'*analogia fidei*) en trouveront de telles applications que leurs réserves seront peut-être dissipées.

GABRIEL WIDMER.

RUDOLF BULTMANN : *Glauben und Verstehen : Gesammelte Aufsätze*, III, Tübingen, Mohr, 1960, 212 p.

Ce troisième recueil d'articles s'ouvre par l'étude intitulée : *Le concept de révélation dans le Nouveau Testament*, qui avait paru en 1929 déjà. Les quinze autres datent des années 1952 à 1958. Nous n'en relèverons que quelques-unes, qui ne traitent pas des problèmes d'herméneutique et d'anthropologie dont on connaît les solutions bultmanniennes. — Le Nouveau Testament ne nous présente pas une idée particulière sur la révélation de Dieu aux hommes ; il est lui-même cette révélation pour celui qui l'écoute avec foi (p. 34). Il l'est en ceci, surtout, qu'il fait passer l'homme de la mort à la vie en lui révélant la signification de l'événement historique du Christ rendu présent par la prédication (p. 21). Nouveau Testament — prédication — révélation sont donc inséparables. Par ailleurs, cette révélation n'est jamais objectivable ; elle ne se résout ni en faits impressionnants (la vie de Jésus), ni en énoncés doctrinaux ; toujours actuelle elle demeure toujours contestable, dérisoire, paradoxale. — Relevons un bref article, paru dans le *Merkur* (1952/VI), sur *Le peuple allemand et Israël* (p. 55-60). L'auteur y pose cette question : comment une période historique, comme celle du national-socialisme peut-elle être « liquidée » (*abgeschlossen*) une fois pour toutes ? La réponse tient en trois affirmations : la culpabilité

du peuple allemand, non collective mais personnellement assumée par chacun, doit être confessée devant Dieu. De plus, le peuple allemand doit reconnaître tout ce qu'il doit à la pensée judéo-chrétienne ou biblique, singulièrement, la conception de l'homme non plus confondu avec le cosmos, comme dans la pensée antique, mais responsable, solitaire, acculé à la décision. Enfin, le peuple allemand doit savoir que seul le pardon peut effacer le passé ; ce pardon, il doit le demander au peuple juif. « Cet acte serait le premier événement de la paix » (p. 60). — Sous le titre *L'espérance chrétienne et le problème de la démythisation* (p. 81-90), R. Bultmann rappelle d'abord que l'espérance néotestamentaire s'exprime dans les schémas de l'apocalyptique juive pour le mythe de la fin du monde, et de la gnose pour celui de la libération de l'âme. Il faut interpréter ces mythes et, après le quatrième évangile et Luther, *réduire* l'espérance à l'affirmation seule essentielle de la victoire sur la mort. « Pour celui qui va à la rencontre du Dieu qui vient, la mort n'a plus d'effroi » (p. 90). — On découvre de plus en plus, en Bultmann, un certain luthéranisme exacerbé qui ramène tout le christianisme à un événement personnel, existentiel, incommunicable et sans intérêt pour le monde.

PIERRE BONNARD.

EMIL BRUNNER : *Das Aergernis des Christentums*. Fünf Vorlesungen über den christlichen Glauben. Zürich, Zwingli Verlag 1957, 110 p.

Nous avons ici l'édition en allemand de cinq conférences données par le professeur Brunner à Chicago et à Glasgow, où il expose les cinq principaux « scandales » que la foi chrétienne offre à la pensée contemporaine. Ce sont : 1° le caractère historique de la révélation ; 2° le Dieu trinitaire ; 3° le péché originel ; 4° le Médiateur ; 5° la résurrection. Ces cinq « scandales » sont des doctrines essentielles de la foi chrétienne, et lui sont propres ; et ce sont les divers aspects d'une seule et même vérité. — Mais le scandale ne dure que tant que nous sommes remplis de notre propre sagesse ; il est reconnu sagesse de Dieu quand nous sommes guéris de notre suffisance. C'est pourquoi l'acceptation de ces doctrines n'est pas l'affaire d'une foi d'autorité, ni seulement de conviction intellectuelle, mais aussi d'une décision éthique ou existentielle. « L'idéalisme et la mystique flattent l'homme, l'Évangile le soumet à Dieu ». — On retrouve dans ce livre les qualités maîtresses d'Emil Brunner : limpidité du style, clarté et fermeté de la pensée, chaleur humaine et joie de la vérité. « Un testament spirituel », a écrit à ce sujet le professeur Edmond Grin. Nous pourrions ajouter : un livre classique, qui mène le lecteur au cœur des grands sujets de la foi, et qui dissipera bien des objections et bien des doutes.

FRANCIS BAUDRAZ.

GERHARD EBELING : *Das Wesen des christlichen Glaubens*. Tübingen, J.C.B., Mohr (Paul Siebeck), 1959, 256 p.

Ce livre contient une série de conférences présentées par le systématicien zurichois G. Ebeling à des étudiants de toutes les facultés et, en appendice, une autre conférence sur les relations du langage et de la parole de Dieu. Comme l'indique le titre général de cette série d'exposés, l'auteur s'attache à décrire l'essence de la foi chrétienne, et il suit son propos avec le plus grand sérieux. Bien que chaque discours ait son sujet propre : la Bible, Jésus-Christ, Dieu, la parole de Dieu, le Saint-Esprit, l'homme, la justification, l'amour, l'Église, l'épreuve, l'espérance, chaque sujet est traité non comme une partie d'un tout

qui serait la foi chrétienne, en sorte qu'il faudrait croire « toutes ces choses » pour être chrétien, mais comme une prise de conscience de ce qu'est l'acte unique de la foi quand l'on se pose à son sujet telle question particulière. En outre, la foi chrétienne elle-même est conçue non comme une grandeur donnée dont on découvrirait l'essence par une analyse toujours plus poussée, mais comme un acte dont l'essence est précisément dans son action inscrite dans la vie, dans l'histoire. Bien que l'auteur soit remarquablement parvenu à éliminer de son discours le jargon théologique, la précision d'expression à laquelle il s'astreint et la féconde subtilité avec laquelle il raisonne font que l'on est reconnaissant de pouvoir lire et relire à loisir ces exposés d'une logique presque trop tendue pour être assimilable à la simple audition. Raison de plus pour remercier auteur et éditeur de nous donner sous forme de livre ces méditations enrichissantes sur le mystère de notre foi. PIERRE GANDER.

DIETRICH BONHOEFFER : *Gesammelte Schriften. Band 1* : Ökumene : Briefe, Aufsätze, Dokumente. 1928-1942. München, Kaiser, 1958, 550 p. *Band 2* : Kirchenkampf und Finkenwalde : Resolutionen, Aufsätze, Rundbriefe. 1933-1943. — Ibid., 1959, 667 p.

Les amis et admirateurs du grand chrétien que fut Bonhoeffer ont entrepris de rassembler, en quatre volumes, les textes par lui composés et dispersés ici et là. Ce faisant ils accomplissent davantage qu'un geste de pieuse reconnaissance. Ils permettent à tous ceux qui le désirent de mieux comprendre une personnalité d'élite, et mettent à la portée de chacun des documents de première valeur. — Les deux tomes parus ne reprennent pas les œuvres déjà publiées. Le premier contient des lettres à son ami Erwin Sutz, avec lequel il s'était intimement lié en Amérique ; des textes relatifs à l'année passée à New York comme boursier, ainsi qu'à son temps de secrétaire de l'« Alliance mondiale pour l'amitié par les Eglises » ; des documents concernant la vie de l'Eglise confessante et le mouvement œcuménique ; un chapitre sur le voyage de 1939 en Amérique et un autre sur les contacts établis avec l'étranger en pleine guerre (1941-1942). — Le second volume est en rapport étroit avec le premier. Les mêmes événements capitaux marquent la vie du pasteur : le recours à la violence, le « Arierparagraph », les Synodes de Barmen et de Dahlem, l'organisation de la « Bekenntnis-Kirche », l'Allemagne cherchant la guerre, le déchaînement de la catastrophe. — On lira avec un intérêt tout particulier les impressions de Bonhoeffer sur son séjour d'études à *Union Theological Seminary* (I, 84) ; le rapport intitulé « Protestantismus ohne Reformation », rédigé en août 1939, au retour du voyage aux Etats-Unis (I, 323) ; l'échange de lettres avec Karl Barth (II, 39 s., 126 s., 283 s.) et bien d'autres choses encore.

Deux brèves introductions d'Eberhard Bethge facilitent le cheminement du lecteur. EDMOND GRIN.

A. M. DUBARLE, O.P. : *Le péché originel dans l'Écriture*. Paris, Editions du Cerf, 1958, 202 p. *Lectio divina*, 20.

Etude dont les chapitres ont d'abord paru dans diverses revues, la publication d'ensemble étant prévue dès leur rédaction : La condition humaine dans l'A. T. ; le péché originel dans la Genèse, dans les livres sapientiaux, dans les suggestions de l'Évangile, dans saint Paul ; le péché originel et la justice de Dieu. — Intéressante enquête sur la pensée des auteurs sacrés, qui voudrait être non un point d'arrivée, mais un point de départ. EDMOND GRIN.



DOM CYPRIEN VAGAGGINI : *Initiation théologique à la liturgie*. Adapté de l'italien par Dom Philippe Rouillard. Bruges, Apostolat liturgique, Abbaye de Saint-André, 1959, 302 p.

Cet ouvrage s'inscrit dans l'effort considérable que fait le catholicisme romain pour revivifier le culte et la liturgie par le recentrement théologique et le ressourcement historique. Mais l'intérêt de ce Traité de liturgie dépasse les frontières de la théologie romaine, et nombre de ses thèmes concernent le culte chrétien en général. Si rien d'essentiel ne manque, et si les définitions et les considérations particulièrement éclairantes y abondent, en revanche le plan d'ensemble ne nous paraît pas des plus heureux. L'auteur commence par présenter brièvement la Révélation comme une histoire, et une théologie de l'histoire, qui se résume dans le mystère du Christ et de son Eglise. Puis, sans transition, il passe à une définition de la liturgie et à ses rapports avec les sacrements. La messe est ensuite analysée en tant que centre et synthèse de toute la liturgie. De là, l'auteur s'élève à ce qu'il appelle la dialectique christologique et trinitaire de la liturgie, pour aboutir au sacerdoce céleste du Christ. Il termine par l'étude de la valeur cosmique de la liturgie et celle des exorcismes, envisagés comme l'aspect liturgique de la lutte entre les deux cités : celle de Dieu et celle de Satan. — On eût souhaité un plan théologiquement mieux articulé, où l'élément christologique eût précédé et commandé tout le reste. Il nous paraît aussi que la définition de la liturgie comme « l'ensemble des signes efficaces de la sanctification et du culte de l'Eglise », est à la fois trop large et trop étroite et n'exprime pas l'essentiel. Si la critique courtoise que l'auteur fait, sans s'y attarder, de la mentalité protestante eu égard au culte, n'est pas sans valeur, et s'il affirme que « le protestantisme implique une méconnaissance radicale de la loi de l'incarnation » (p. 209), nous lui ferons tout de même remarquer que ce n'est pas le principe de l'incarnation qui est en cause, mais ses modalités. Car il y a dans la Bible un mouvement dialectique entre la transcendance et l'immanence divines, entre la liberté du Saint-Esprit et l'instrumentalité des choses-signes et des personnes-signes. C'est la méconnaissance de cette dialectique par la théologie romaine qui est le nœud de la divergence entre liturgistes romains et non romains. — Cela dit, il faut louer le bel exposé de Dom Vagaggini sur la notion de signe, ses modalités et ses dimensions, sa valeur propre comparée à celles du symbole et de l'image. Remarquable aussi est le chapitre sur le mouvement intérieur qui sous-tend l'action liturgique comme toute la vie chrétienne : *a Patre, per Christum, in Spiritu, ad Patrem*. Si la messe romaine — l'auteur le reconnaît — ne laisse plus transparaître clairement ce mouvement, les liturgies anciennes, en revanche, en sont tout animées. Le chapitre intitulé : « L'unique liturge et l'unique liturgie », situe très heureusement la liturgie, surtout eucharistique, par rapport à l'intercession perpétuelle du Christ dans le ciel, conformément à l'enseignement de l'épître aux Hébreux.

RICHARD PAQUIER.

DOM JOSEPH LEMARIÉ : *La Manifestation du Seigneur* (La liturgie de Noël et de l'Épiphanie), Paris, Editions du Cerf, 1957, 537 p. « Lex orandi », 23.

Ce livre est une anthologie fort bien faite des plus importants textes patristiques et liturgiques relatifs aux deux fêtes du mystère de l'Incarnation. Ils sont groupés sous divers chefs, qui nous font saisir les principaux aspects du mystère : Dieu et Homme, la gloire du Verbe incarné, *Admirabile commercium*,

les mages, le Baptême sacre messianique et mystère nuptial, le miracle de Cana. Il s'y révèle toute une théologie à la fois biblique et mystique, quelquefois un peu déconcertante pour nos habitudes de pensées, mais très suggestive, et qui renouvelle valablement, à notre avis, la compréhension des grandes vérités de la foi. Sans doute, un certain élément mythique affecte trop souvent, à notre gré, les méditations des Pères ou les expressions liturgiques de la foi ; l'allégorie dépasse parfois la mesure que nous jugeons tolérable. Il se dégage néanmoins de la plupart de ces textes, intelligemment reliés les uns aux autres et finement commentés par le moine bénédictin qu'est le P. Lemarié, de larges perspectives dogmatiques et une belle spiritualité.

RICHARD PASQUIER.

ERWIN REISNER : *Métaphysique de la sexualité*. Trad. de l'allemand par P. Jundt. Paris, Plon, 1960, 306 p. Coll. « Cheminements ».

En traduisant « Vom Ursinn der Geschlechter » par « Métaphysique de la sexualité », P. Jundt a quelque peu modifié la perspective orientant la pensée d'E. Reisner. Il s'agit en effet moins d'une démarche métaphysique proprement dite que d'une réflexion théologique appuyée sur des éléments psychologiques. Divisé en trois parties, l'ouvrage débute par une détermination du sens originel des sexes inspirée par la Genèse. L'auteur souligne particulièrement les caractères total et transcendant de l'amour. Le couple étant une « copie » de la relation entre Dieu et la création, l'homme est une image du mouvement du Logos vers la création, la femme manifestant la réceptivité, le mouvement vers le Créateur. C'est dans la mesure où l'homme reconnaît son statut de créature qu'il est vraiment, légitimement le maître de la femme. — Une deuxième partie est consacrée à l'étude de l'éros sans Dieu. L'homme, refusant l'ouverture vers le transcendant, s'enferme dans une subjectivité orgueilleuse. La femme, privée de sa dimension sacrée, devient l'adversaire de l'homme. L'éros désincarné, le délire dyonisiaque, la pédérastie intellectualiste, l'hétaïrisme, le sado-masochisme sont autant de conséquences possibles de l'abandon par l'homme du plan divin originel. — La troisième partie présente les difficultés, les ambiguïtés du « mariage empirique », purement humain, et se termine par la définition du mariage chrétien où, en Christ, l'homme et la femme retrouvent l'espérance et la certitude d'un amour vrai. — Réserve faite de quelques inexacitudes dans l'usage des concepts philosophiques (l'idéalisme, en particulier, est traité fort superficiellement) et de remarques assez confuses sur la temporalité, ce livre s'affirme par son argumentation serrée, ses fondements théologiques et psychologiques solides, son sens du concret et sa franchise lucide.

HENRI-C. TAUXE.

IAN T. RAMSEY : *Freedom and Immortality*. London, S.C.M. Press, 1960, 157 p. The Forwood Lectures in the University of Liverpool, 1957.

L'auteur, connu par un ouvrage sur la structure logique particulière du langage religieux, nous donne ici une démonstration concrète de ce que peut sa méthode d'analyse appliquée aux notions de liberté et d'immortalité. Partant de l'usage le moins réfléchi de ces mots, il met d'abord en évidence ce qu'il nomme leur qualité religieuse, leur valeur d'ouverture, puis il examine les difficultés soulevées soit par la combinaison de ces mots avec des concepts ou des jugements relevant d'une autre logique, soit par l'interprétation abusive



des images évoquées par le langage religieux. Présentées avec un humour qui ne nuit pas à la rigueur de la pensée, les remarques de I. T. Ramsey sont certainement susceptibles de rappeler certaines perspectives et de débrouiller maint problème mal posé. Par contre l'essai de l'auteur d'interpréter certaines positions « spécifiquement chrétiennes » ne nous a pas paru aussi réussi. Nous sommes surpris qu'un penseur aussi habile à exprimer la discontinuité entre la logique « spatio-temporelle » et la logique religieuse n'ait pas été sensible à une discontinuité logique analogue entre la religion naturelle et le langage de la révélation.

PIERRE GANDER.

JACQUES DARCHON : *Foi chrétienne et engagement politique*. Paris, Société Centrale d'Évangélisation, 1958, 69 p. Coll. « Les Bergers et les Mages ».

Ce petit livre, déclare l'éditeur, n'est pas une étude de théologie, mais « un appel à toutes les consciences droites, sincères, mais fourvoyées ou menacées par l'idolâtrie de la politique ». — Il ne serait pas faux, en dépit de quelques notes plus nuancées, de remplacer le « et » du titre par « ou » ; car l'auteur ne présente pas une conciliation, mais une alternative : il faut choisir entre la foi en Jésus-Christ et l'idolâtrie des partis politiques. — Le lecteur suisse romand s'étonne d'un scepticisme politique aussi total, et de l'absence d'intérêt pour le bien de la cité terrestre. Le chrétien n'est-il pas aussi un citoyen ? A la lecture de ces pages, la situation civique des protestants de France apparaît bien différente de la nôtre. L'auteur paraît craindre l'éclatement de l'Église, tiraillée entre l'extrême-droite et l'extrême-gauche ; il veut avertir : soyez prudents, critiques, sans illusion, et surtout restez unis en Christ.

FRANCIS BAUDRAZ.

MICHELE SCHIAVONE : *Problemi filosofici in Marsilio Ficino*. Milano, Marzorati, 1957. Pubblicazioni dell'Istituto di Filosofia dell'Università di Genova. Vol. VI.

L'étude historique de la Renaissance, après les arts, les lettres et les sciences, porte aussi maintenant sur la pensée religieuse et philosophique. Marsile Ficin, déjà fort bien situé par Philippe Monnier dans son étincelant *Quattrocento*, fait l'objet de travaux approfondis, comme ceux de M. l'abbé Raymond Marcel (*Marsile Ficino*, 1958), et de rééditions. L'ouvrage de M. Michele Schiavone s'attache aux thèmes principaux de la philosophie de Ficin, il en examine l'intention, la visée, puis ce qu'en fait ils signifient, s'ils se rattachent à la tradition platonicienne, dont se réclamait Ficin, ou s'ils innovent, parfois à l'insu du penseur lui-même. — Un siècle après la classique *Cultur der Renaissance in Italien* (1860), de Jacob Burckhardt, M. Schiavone marque à la fois les survivances médiévales et antiques, leur harmonisation faite de l'intérieur, et les innovations, qu'il s'agisse de la conception de la réalité, de l'Absolu ou du problème de la connaissance. A son avis, Marsile Ficin est plus moderne, moins strictement platonicien ou platonisant que lui-même ne le pensait. L'être et la pensée ne se recouvrent plus. Place est faite, par le primat de l'amour, à un volontarisme métaphysique (comme dans la scolastique déclinante). L'immanentisme annonce la pensée, plus agressive, de Giordano Bruno, mais le senti-

ment religieux, chez Ficin, reste tout à fait théiste. Ennemi du fixisme, orienté vers le concret, mettant l'accent sur le caractère dynamique et créateur de l'être, Marsile Ficin annonce à distance, selon M. Schiavone, le romantisme, du moins le préromantisme allemand, dirons-nous. La pensée italienne de la Renaissance s'apparente aussi, nous semble-t-il, par sa diversité même, à celle de notre temps.

MARCEL REYMOND.

JEANNE RUSSIER : *Sagesse cartésienne et religion. Essai sur la connaissance de l'immortalité de l'âme selon Descartes*. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 149 p.

La sagesse fondée sur la raison se suffit-elle à elle-même, ou doit-elle recourir à la foi ? Cherchant la réponse apportée par Descartes à cette grave question, Jean Laporte avait conclu, au terme d'un important ouvrage (*Le rationalisme de Descartes*, 1945) : il manquera toujours quelque chose à la philosophie tant qu'elle prétendra se passer du christianisme. Pas de sagesse sans croyance à l'immortalité. Et cette assurance ne peut se fonder que sur la Révélation. — Le nouvel examen des textes auquel se livre M<sup>me</sup> Russier révèle une situation moins nette. Descartes paraît osciller entre des thèses contraires. Dissimulation de prudence ? Evolution doctrinale ? Non certes. L'ambiguïté tient à des causes plus profondes et pose un grave problème, car, s'il est un point sur lequel Descartes et Pascal sont d'accord, c'est qu'il importe de voir clair sur le sujet de l'immortalité, si l'on veut se conduire dans la vie. — Héritier d'Augustin et de Thomas d'Aquin, mais placé dans un climat de scepticisme relatif, Descartes reprend à sa base la difficulté. La mort du corps ne saurait entraîner celle de l'âme, puisque les deux substances sont radicalement distinctes. Mais, si l'âme ne meurt pas à cause du corps, elle pourrait mourir *comme* lui, pour des raisons qui lui sont propres. Hypothèse à rejeter, car l'âme doit à sa substantialité d'être incorruptible. — Immortelle de droit, l'est-elle en fait ? Cette nouvelle question débouche sur un mystère insondable ; rien n'empêche d'admettre que l'âme, créée par un Dieu tout-puissant et radicalement libre, puisse être anéantie par lui. Toutefois ce même Dieu, qui réduirait à néant des êtres qu'il a créés comme substances incorruptibles, pourrait être accusé d'inconstance et d'imperfection. Mieux vaut donc croire à l'immortalité de fait, sans oublier que l'infinie liberté de la Transcendance demeure réservée. — Cette immortalité est-elle individuelle ? Descartes l'affirme avec force, sans jamais tenter de le prouver, comme si les objections possibles n'avaient aucune prise sur lui. — En résumé, Descartes admet que nous avons de l'immortalité une connaissance pratiquement certaine fondée sur la raison, mais que le chrétien possède en plus l'assurance apaisante que cette certitude est garantie par Dieu et que les biens de l'esprit sont à lui, non seulement ici-bas (stoïcisme), mais pour toujours. Cette conclusion ne satisfera pas l'auteur des *Pensées*. Pour Pascal, en effet, l'immortalité concerne, non les biens de l'esprit, mais l'avènement d'un troisième ordre, celui de la charité : elle ne confirme pas nos choix honnêtes, elle les bouleverse. Quelle que soit l'importance attribuée par Descartes à l'immortalité, Pascal aurait jugé ce rôle dérisoire. — Cet ouvrage précis, clair et vivant apporte une contribution de valeur à l'examen d'une question dont Pascal a dit encore qu'elle est la chose « la plus importante à toute la vie ».

RENÉ SCHAEERER.

MALEBRANCHE : Oeuvres complètes, tome V. *Traité de la nature et de la grâce*. Edité par Ginette Dreyfus. Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1958, un vol. de 6 + LVIII, et 228 p. Bibliothèque des textes philosophiques.

Voici une réédition impatiemment attendue. La dernière édition, fautive et incomplète datait de 1832. A une époque comme la nôtre qui redécouvre en Malebranche l'un des plus grands métaphysiciens de langue française et l'un des représentants les plus originaux de la philosophie chrétienne, il était nécessaire d'avoir entre les mains une édition critique du fameux *Traité de la nature et de la grâce*, accompagné d'une solide introduction sur les textes successifs revus par l'auteur et sur les circonstances de sa publication. M<sup>me</sup> Ginette Dreyfus nous présente le texte de 1712 avec un appareil critique, des introductions et des index avec tant de soins que sa publication est digne de figurer à côté des autres volumes des œuvres complètes de Malebranche publiées dans cette collection dirigée par le professeur A. Robinet. M<sup>me</sup> Ginette Dreyfus a par ailleurs publié un commentaire du *Traité* qui, faute d'avoir été envoyé à notre Rédaction, ne pourra être recensé ici. En plus des introductions, on trouvera un large extrait de la vie de Malebranche par le P. André concernant le *Traité*. On sait que cet ouvrage est divisé en trois discours, constitué d'une suite de paragraphes, souvent suivis d'additions (surtout dans le premier discours), et s'achevant par quatre éclaircissements, qui sont autant de réponses indirectes à des objections d'Arnauld et de divers théologiens. Ouvrage destiné à des philosophes, selon l'intention déclarée de l'auteur, il s'appuie sur les données scripturaires, les Pères, mais néglige délibérément les disputes théologiques de son temps, qui, selon lui, ont embrouillé à l'extrême l'étude des rapports de la grâce et de la nature ; il recourt en même temps à la raison, à cette lumière divine et naturelle dont les fonctions analytique et intuitive sont indispensables à la recherche de la vérité. Ainsi déjà dans la méthode de Malebranche, on trouve cette complémentarité entre l'ordre de la nature auquel correspond la grâce du Créateur et l'ordre de la grâce de Jésus-Christ, entre les grâces de lumière et les grâces de sentiment. Si Dieu dans son infinité et sa toute-puissance est la seule cause réelle en ce qu'il fixe les lois générales, Jésus-Christ, son Verbe, est la cause occasionnelle des grâces de sentiment (nécessaires au salut) en ce qu'il s'est incarné pour réaliser le dessein de Dieu, pour édifier l'Eglise parfaite et éternelle. Nul émanatisme, nul panthéisme dans cette philosophie admirablement construite, car ni la création, ni l'incarnation ne sont des émanations nécessaires de Dieu, d'un Dieu se suffisant à lui-même et préférant sa sagesse à son ouvrage. Il faudrait caractériser cette pensée à la fois théologique et philosophique comme un théocentrisme et un christocentrisme cohérent et conséquent, où la connaissance de la vérité est inséparable de l'amour du bien, comme la nature est inséparable de la grâce. Avec le *Traité de la nature et de la grâce*, nous avons une synthèse de la pensée malebranchienne, preuve en soit les références nombreuses aux ouvrages antérieurs, et plus encore une illustration de son classicisme. GABRIEL WIDMER.

GUSTAV E. MÜLLER : *Hegel. Denkgeschichte eines Lebendigen*. Bern-München, Francke, 1959, 416 p.

Jamais, je l'ai relevé ici même à maintes reprises, Hegel n'a été aussi actuel qu'en cet après-guerre. Une nouvelle preuve en est fournie par l'auteur de ce livre, Bernois émigré aux U.S.A., logicien et grand connaisseur de la philosophie américaine. M. Müller nous promet en effet deux tomes encore consacrés à

Hegel : sur son système, et sur son retentissement philosophique effectif. — M. Müller veut retrouver le « véritable » Hegel, que n'a pas encore déformé une tradition philosophique qui ne l'a pas compris. C'est pourquoi il refuse toutes les descriptions données de son prétendu « système » ; c'est pourquoi il refuse tous les « ismes » qu'on lui a appliqués ; c'est pourquoi enfin il « traduit » Hegel davantage qu'il ne le restitue dans sa lettre. Parce que Hegel incarne une pensée *vivante*, et qu'il faut toujours préférer l'esprit à la lettre. — Dans ce premier tome, l'auteur suit période par période l'évolution de Hegel ; il fait état des lectures de Hegel, et surtout de l'influence qu'elles ont eue sur lui. Les opinions de Hegel sont reproduites, ainsi que ses poèmes. A quoi s'ajoutent les jugements proférés sur lui par ses amis. — L'idée qui commande ce livre est qu'on ne comprend jamais un homme si l'on ne s'attache à *toutes les circonstances* qui furent siennes, et qui confèrent à son œuvre comme à sa vie une *signification*. C'est une idée hégélienne, bien sûr ; mais on voit assez comment elle est réassumée par « l'homme en situation » de notre « existentialisme » du XX<sup>e</sup> siècle. La seule erreur de Hegel, peut-être, fut d'avoir cru qu'il finissait et abolissait l'histoire de l'esprit humain ; aujourd'hui, tout semble montrer qu'il fut le véritable initiateur de la philosophie contemporaine.

J.-CLAUDE FIGUET.

ERNEST JONES : *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*. Tome I : *La jeunesse de Freud (1856-1900)*. Traduit de l'anglais par Anne Berman. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 456 p.

Cet ouvrage, destiné à occuper une place de choix dans la bibliographie de la psychanalyse, vient à son heure, car Freud partage avec quelques autres (Marx, Nietzsche, Sartre, par exemple) le dangereux privilège d'avoir été ou d'être encore à la mode. L'ignorance du sens exact des concepts fondamentaux de la psychanalyse n'a d'égale que l'imprécision, voire la fantaisie qui caractérisent mainte biographie de Freud. — E. Jones fait avant tout œuvre d'historien et retrace avec précision les étapes de la vie de Freud. « Notre dessein est double : présenter le récit des faits principaux de la vie de Freud tant qu'ils nous sont encore accessibles et, ambition plus grande, tenter de rattacher le développement des idées de Freud à sa personnalité ainsi qu'aux événements de sa vie » (p. VII). Ayant eu accès à la correspondance de Freud ainsi qu'à des documents non publiés, l'auteur peut reconstituer un tableau vivant, nuancé, de l'enfance et de la jeunesse de Freud. Certaines lettres écrites à sa fiancée, des incidents finement décrits, de nombreuses données sur la vie privée nous font progressivement approcher l'homme Freud, sans que Jones se perde dans la petite histoire ni ne cède à quelque tendance hagiographique. — Historien, E. Jones est aussi psychanalyste : il lui arrive de corriger certains « faux souvenirs » de Freud, sans manquer d'en déceler parfois le sens caché. Rédigée en un style à la fois clair et élégant, bien traduite, cette biographie est sans doute appelée à devenir un instrument de travail indispensable.

HENRI-C. TAUXE.

Encyclopédie française : Tome XIX : *Philosophie et religion*. Paris, Larousse, 1957.

A première vue, ces disciplines semblent réfractaires à un exposé de nature encyclopédique, puisqu'à l'inverse des activités techniques spécialisées, les opérations spirituelles se déroberont à la définition, ne se laissant comprendre que par ceux qui consentent à les accomplir, ainsi que le souligne M. Gaston Berger



dans le premier des substantiels avant-propos qu'il a rédigés pour chacune des deux parties du volume et dans lesquels il note les difficultés de l'entreprise et les principes qui ont guidé le comité qu'il préside dans sa lourde tâche. — Pouvait-on grouper dans une première partie les philosophes par écoles et réduire leurs enseignements à des structures logiques ? Le comité n'a pas voulu recourir à une classification formelle qui eût risqué de faire disparaître le caractère de méditation individuelle et vivante propre à la réflexion de chaque philosophe. C'est pourquoi le lecteur trouvera ici « des vues synthétiques inspirées par autant de méditations personnelles » qui sont groupées par une certaine analogie de préoccupations en trois sections : a) *Principales tendances de la philosophie contemporaine* : rapports entre science et philosophie, philosophies de la réflexion, de l'esprit, de l'existence, l'attitude phénoménologique, la création des valeurs, le nouvel esprit scientifique, le matérialisme dialectique et le positivisme logique. — b) *Etat des problèmes et moyens d'investigation* : les disciplines philosophiques et leurs problèmes actuels, ontologie, esthétique, philosophie politique et science politique ; techniques du philosophe et moyens de travail ; transmission, établissement et édition des textes philosophiques ; enseignement, revues, congrès et colloques, et enfin questions bibliographiques. — c) *Construction des doctrines philosophiques* : construction des systèmes ; sources d'inspiration, relations de voisinage avec la psychanalyse, la sociologie, la religion, la musique, le théâtre et la poésie. — Dans son avant-propos, M. Berger avait déjà relevé les difficultés que la seconde partie, consacrée à la religion, aurait à surmonter : car si nous décrivons le fait religieux du dehors pour rester objectif, ne laissons-nous pas échapper l'essentiel de la religion ? Mais si nous sommes croyants, notre témoignage pourra-t-il atteindre l'impartialité voulue pour un exposé objectif ? « La méthode phénoménologique peut nous aider, semble-t-il, à prendre l'attitude convenable et à comprendre la vie religieuse. Elle nous rappelle d'abord que toute signification prend sa source dans une intention de la conscience... Elle nous apprend aussi que, s'il nous est impossible de supprimer nos croyances propres et nos sentiments personnels lorsque nous étudions des faits humains, nous pouvons, du moins, les mettre « entre parenthèses ». Ils sont alors comme réservés, suspendus, sans que nous ayons à leur être infidèles, et nous pouvons sympathiser avec les mouvements profonds de la vie des autres, sans approuver pour autant les actes par lesquels ils se traduisent. » — Telle est donc la méthode qui sera appliquée à l'étude de la religion dans cette seconde partie qui, comme la première, est divisée en trois sections : a) *Esquisse d'une phénoménologie de la religion* ; b) *Histoire et sociologie religieuses* ; c) *L'esprit des religions contemporaines* — sections dans lesquelles les problèmes les plus importants que soulèvent les religions, leur histoire et la vie spirituelle sont traités d'une manière aussi captivante que l'ont été les problèmes philosophiques. Ajoutons que de nombreuses illustrations accompagnent cette seconde partie, non pour y introduire un élément pittoresque, mais parce qu'elles aident « à comprendre la tension entre l'élément spirituel et l'élément historique, inhérente à toute religion ». — Sans pouvoir nous arrêter plus longuement sur chacune des études de ce dix-neuvième tome, sans même pouvoir citer leurs auteurs, nous signalons simplement que le comité a renoncé à exposer les pensées philosophiques de langue étrangère, pensant que la philosophie de langue française en réfracte les aspects essentiels. — Ce volume est une réussite parce que, renonçant aux catalogues, il brosse des tableaux évocateurs de la vie religieuse et philosophique.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

Histoire générale des sciences : *La science moderne*, Tome II. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 800 p.

Cette excellente étude collective couvre la période de 1450 à 1800 et retrace la naissance de la science moderne (sciences exactes et biologiques) en Extrême-Orient, en Amérique et en Europe. — L'on suivra avec un intérêt soutenu le passage de l'algèbre symbolique au calcul infinitésimal et l'on y saisira sur le vif un bel exemple de continuité en histoire des sciences : « Si l'analyse diophantienne est un domaine fort délaissé de nos jours, elle a permis aux algébristes du XVII<sup>e</sup> siècle d'exercer leur sagacité, d'affiner leurs méthodes, et son influence sur le calcul infinitésimal chez les frères Bernoulli n'est pas à négliger. Mais surtout les réflexions de Fermat sur les techniques diophantiennes amènent chez lui, entre les années 1636 et 1643, avec des recherches et quelques inventions qui s'étagent encore jusqu'en 1658, la création de la théorie des nombres » (p. 215). — On constata, à plus d'une reprise, combien Jean Piaget a eu raison d'insister dans son *Epistémologie génétique* sur les contrecoups que les progrès réalisés dans une science peuvent avoir sur les autres sciences. Par exemple, M. Georges Canguilhem déclare que, contrairement à l'usage, il convient de commencer un tableau de la physiologie au XVIII<sup>e</sup> siècle, en mentionnant d'abord les connaissances positives dont cette science est redevable au concours de la chimie (p. 595). — Il est certes impossible de signaler les sujets traités par chaque auteur ni de nommer les collaborateurs de grande valeur qui ont rédigé les divers travaux publiés sous la direction d'ensemble de M. René Taton, mais on ne peut taire l'émotion et l'intérêt avec lesquels on revit les multiples débats qui opposèrent novateurs et conservateurs, tout au long de cette histoire commençant avec les dramatiques conflits qui mirent aux prises les théologiens et les astronomes partisans d'une conception infinitiste et héliocentrique de l'Univers.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

*Leçons de philosophie de Simone Weil (Roanne 1933-1934) présentées par Anne Reynaud.* Paris, Plon, 1959, 258 p.

A l'âge de vingt-cinq ans, Simone Weil se trouve à Roanne, où elle enseigne la philosophie à un petit groupe de lycéennes. Elle allait, d'ailleurs, interrompre brusquement cette carrière pour entrer dans une usine et se familiariser avec le sort de la classe ouvrière, puis passer sur le front de Catalogne et s'unir, comme milicienne révolutionnaire, aux anarchistes, sans jamais, toutefois, faire usage de ses armes. — Les leçons de philosophie que nous propose aujourd'hui M<sup>me</sup> Reynaud ne sont pas autre chose que les notes de cours qu'elle rédigea jour après jour en écoutant parler son étrange et captivant professeur. La classe se réunissait dans un pavillon perdu au fond du parc de l'école, ou sous le cèdre du jardin. Simone Weil ne dictait jamais. L'ouvrage nous apporte donc un message indirect, le reflet de sa pensée dans l'esprit d'une jeune fille de dix-sept ans. — Ces notes, regroupées en trois sections, abordent successivement les grandes matières du programme : matérialisme — spiritualisme — sociologie — morale — esthétique. De brèves notes sur Platon précèdent un *Appendice* où le lecteur trouve un certain nombre de pensées de Simone Weil en rapport avec la matière des cours. — Sans nous apporter aucune révélation, ces pages retiennent la sympathie et l'intérêt. L'auteur de *La Pesanteur et la Grâce* y apparaît comme un professeur consciencieux, remarquablement informé dans tous les domaines, et désireux d'entretenir avec ses jeunes élèves une véritable communion socratique.

RENÉ SCHAEERER.



MIKEL DUFRENNE : *La notion d'« a priori »*. Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 293 pages. Collection « Epiméthée ».

L'auteur part de l'opposition classique de l'*a priori* et de l'*a posteriori* selon Kant. Il veut montrer que l'*a priori*, principe de l'expérience, trouve son principe dans l'expérience. Deux impasses doivent être évitées dans cette entreprise : la réduction de l'*a priori* au seul sujet pensant et aux seules formes logiques (c'est le transcendantalisme, qui fait l'économie de la constitution de l'*a posteriori* par l'*a priori*), et la réduction de l'*a priori* à l'*a posteriori* révélé par expérience (ce qui abolirait l'*a priori* comme tel). — Cette thèse va être défendue par l'examen tout d'abord de l'*a priori* du côté des choses, puis du côté de la subjectivité. Du côté des choses, M. Dufrenne défend un « empirisme du transcendantal », où l'*a priori* est rendu immanent à l'expérience, comme le sens individuel, mais universel, des choses données. L'*a priori* est alors matériel, et non plus formel : c'est le « sens immédiat saisi dans l'expérience, immédiatement reconnu » (p. 71) ; il est donné dans la perception, et son sens vient d'elle (p. 115). La perception lit donc l'*a priori* « sur l'objet », comme on lit un caractère sur un visage ; cet *a priori* n'est pas à lui seul moyen de connaissance, ni connaissance, mais objet de connaissance, « structure de l'objet connu » (p. 127). L'*a priori* se distingue nettement d'une idée générale abstraite ; il n'est pas quelque chose qu'on « dirait » à propos du réel, mais quelque chose de *lui* dans le réel. — L'*a priori* est néanmoins, du côté du sujet, connu antérieurement à sa révélation dans l'objet ; il existe donc virtuellement dans le sujet d'abord, comme quelque chose d'inné et d'intemporel qui s'actualise en engendrant une histoire. — M. Dufrenne tente dans cet ouvrage de synthétiser la phénoménologie et le kantisme ; il est proche de Scheler. On pourrait estimer que l'idée de base est aristotélicienne : car il s'agit toujours de lire une forme immanente sous une matière donnée. — L'ouvrage se termine par une interprétation très originale, à la pointe de l'actualité philosophique, de l'harmonie préétablie de Leibniz.

J.-CLAUDE PIGUET.

*Die Sprache*. Herausgegeben von der Bayerischen Akademie der schönen Künste. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1959, 125 p.

Il s'agit d'une série d'exposés faits en janvier 1959 à Munich et à Berlin. L'ensemble reflète assez bien le climat qui entoure en Allemagne contemporaine toute discussion sur le langage. On pourrait en tirer les thèmes dominants suivants : 1° irréductibilité du langage comme tel aux formes très élaborées du langage scientifique et de l'« information » en particulier (C. F. von Weizsäcker) ; 2° présence constante, à tous les niveaux, d'une langue « originelle », sous-jacente, qui livre l'être et le « dire de l'être » en un seul coup ; 3° impossibilité de sortir de la sphère du langage (thème hégélien, repris en particulier par F. G. Jünger) ; 4° double nature, expressive et représentative, de tout langage (thème husserlien communément accepté) ; 5° identité du langage et de l'être, des noms et des choses (thème commun, que retrouve à sa manière aussi la linguistique phénoménologique). — Au sommaire : E. Preetorius : *Eröffnung der Vortragsreihe* ; R. Guardini : *Die religiöse Sprache* (excellent texte, le meilleur, à mon avis, du recueil) ; C. F. von Weizsäcker : *Sprache als Information* ; F. G. Jünger : *Wort und Zeichen* ; T. Georgiades : *Sprache als Rhythmus* ; M. Heidegger : *Der Weg zur Sprache* ; W. F. Otto : *Sprache als Mythos*.

J.-CLAUDE PIGUET.

HENRY DUMÉRY : *La foi n'est pas un cri*, suivi de *Foi et institution*. Paris, Editions du Seuil, 1959, 398 p.

Parue chez Casterman, la première édition de *La foi n'est pas un cri* (*Rev. théol. phil.* 1959, p. 102) a soulevé de nombreuses critiques parmi les théologiens catholiques, même chez les non-intégristes, comme par ailleurs les autres ouvrages plus techniques de l'auteur. Pour y répondre, Duméry réédite le livre incriminé en modifiant des expressions équivoques ou malencontreuses et y ajoute plusieurs éclaircissements et une mise au point adressée à M. Jean Mouroux. Débat et non polémique *ad homines*, controverse largement conduite et non combat perfide, voilà qui honore l'auteur si souvent mal compris et éclaire son intention qui n'a rien d'agressif vis-à-vis de la tradition et de l'autorité. Dirigée contre les fidéistes et les rationalistes et leur méconnaissance du rôle de la raison dans la formalisation de la foi constituante, la critique de Duméry est positive ; elle élucide le sens et l'importance de la tradition dans la transmission et l'élaboration du donné révélé, de l'activité rationnelle dans l'argumentation théologique et son épistémologie, de la place du mystère dans l'examen philosophique du Christianisme. Sa problématique, sa mise en œuvre des questions et de leurs données demeurent celles du catholicisme ; il fait siennes certaines positions thomistes (sur l'analogie par exemple). Un tel ouvrage qui traite de questions herméneutiques, gnoséologiques et christologiques ne livre toutes ses réflexions nuancées que dans une minutieuse méditation. Nul doute, malgré le vœu de Duméry, la controverse va rejaillir ; les apaisements donnés aux interlocuteurs ne peuvent clore un tel débat qui porte sur la compréhension actuelle du christianisme à partir de son sens traditionnel, ouvrage capital comme introduction à une œuvre qui s'adresse autant au philosophe qu'au théologien.

G. WIDMER.

JEAN PUCELLE : *Le règne des fins. L'essence de la civilisation*. Etudes sur la valeur, Tome II. Paris-Lyon, Vitte, 1959, 460 p. Problèmes et doctrines, XVII.

J'ai dit (*R.T.P.*, 1957-II, p. 159) le bien qu'il fallait penser du tome I de cet ouvrage, où l'auteur remontait à la source des valeurs. Dans le tome II, il redescend le courant, « parcourant le chemin inverse », et « monnaie » les valeurs dans le monde spatio-temporel. Ce qui nous vaut un traité d'anthropologie philosophique, plus long et peut-être moins dense que le premier tome. — Une critique de la sociologie, une analyse de la finalité, une étude de Toynbee conduisent l'auteur à reconnaître et à poser la « double nature » de l'homme. D'une part en effet la pensée se retire du monde pour le mieux penser (recul réflexif), et d'autre part le moi (selon une dimension progressive) s'engage dans le monde pour y agir. La circulation des valeurs s'opère alors selon les schémas établis dans le tome I, et l'auteur définit à cette occasion la civilisation, la culture et l'univers spirituel du discours, pour finir par opposer en les réconciliant la mission et le salut de l'homme. — La théorie de la « double nature » nous paraît, dans sa profanité, être le plus original de ce livre, qui se ressent un peu trop d'un goût lavellien pour les balancements de la pensée et de l'écriture. — Une préface de Jean Nabert montre bien comment se conjuguent l'idéalisme et le spiritualisme de l'auteur, qui doit encore à René Schaerer la distinction de la dimension horizontale et de la transcendance verticale.

J.-CLAUDE FIGUET.

ENRICO CASTELLI : *L'enquête quotidienne*. Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 134 p. Traduction de Enrichetta Valenziani.

On ne le répétera jamais assez : les vérités philosophiques ont leur source dans l'expérience de l'homme ordinaire. Mais encore faut-il savoir la rejoindre. N'est pas naïf qui veut ! Notre simplicité n'est trop souvent qu'une attitude guidée, un intellectualisme qui cherche à donner le change. — Ce reproche ne saurait atteindre M. Castelli. En réunissant sous le titre d'*Enquête quotidienne* trois anciens essais : *Prélude à la vie d'un homme quelconque*, *Commentaire au sens commun* et *L'expérience commune*, il joue honnêtement le jeu. Il y est aidé par son incapacité foncière à systématiser. « La cohérence, écrit-il, est un des aspects de l'aliénation. » C'est donc par touches discontinues qu'il s'efforce de traduire la réalité banale pour la rattacher aux valeurs d'éternité qu'elle ne cesse de viser sous ses manifestations les plus humbles. « La vie, un perpétuel acte de foi ; la foi, un perpétuel acte de vie. Voilà ce que le sens commun a compris. » On ne saurait prendre avec plus de sérieux le parti de l'homme ordinaire. Car l'expérience de cet homme n'est décousue qu'en apparence. Le *toujours* « y est présent comme une exigence fondamentale ». Pour qui sait voir en profondeur, toute vie « est envahie par un *toujours* ». — Ces petites scènes de mœurs, ces tableaux, ces courtes réflexions ont donc pour but d'esquisser la biographie philosophique de l'être anonyme qui est en nous. Les servitudes du langage, de la séparation, de la mort y apparaissent avec un mélange de gravité et de comique. Mais le thème dominant est celui de la temporalité — Qu'est-ce que le temps juste : *tempo giusto* ? — Le héros de l'aventure, c'est n'importe qui chargé de n'importe quel souci et le transportant n'importe où : « Le souci de cet homme-là se trouve maintenant au coin de la rue X, plus exactement au croisement avec la rue Y. » Voici le souci qui entre dans un magasin... — Cet existentialisme de l'anonymat conduirait à des développements futiles, s'il ne s'inscrivait dans une dimension terre-ciel qui lui confère son sens et sa transcendance. L'orientation chrétienne y est évidente, mais discrète. « La vie de l'homme quelconque... est une préparation à l'éternité. » C'est sur ces mots que s'achève le livre. — Ne quittons pas M. Castelli sans rappeler qu'en plus de ses fonctions de professeur à l'Université de Rome, il dirige l'*Istituto di Studi filosofici* et que cet institut publie sous sa direction le remarquable *Archivio di Filosofia*. Ces beaux volumes — trois par an — attestent la vitalité et l'originalité de la pensée italienne contemporaine.

RENÉ SCHAEERER.

*Archivio di Filosofia*. Organo dell'Istituto di Studi filosofici. Padoue, Cedam, 1958, 248 p.

L'*Archivio* paraît quatre fois par an et consacre chacun de ses fascicules à un sujet déterminé ; celui-ci, dont l'introduction a été rédigée par le directeur de l'*Istituto di Studi filosofici*, M. Enrico Castelli, étudie le problème du temps. Les études sont faites en partant des domaines les plus divers : morale, phénoménologie, logique, physique etc. La plupart des articles sont en italien, cependant le professeur André Mercier, de l'Université de Berne, a écrit son article en allemand : *Die Zeit und die Relativität der Kategorien in Lichte der modernen Physik*, et les textes suivants sont en français : V. Jankélévitch : *La purification et le temps* ; Ch. Perelman, L. Olbrechts-Tyteca : *De la temporalité comme caractère de l'argumentation*, et M. Salzman : *Le problème du temps dans la littérature contemporaine*. — Il faudrait pouvoir commenter chacun de ces essais, suggestifs tant en eux-mêmes que par la variété des points de vue à partir desquels le problème du temps est analysé, mais, faute de place, je ne puis qu'indiquer l'intérêt de ce fascicule.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.